

Archives de sciences sociales des religions

Numéro 118 (avril - juin 2002)
Varia

Jean-Dominique Durand

Gaston Bordet, *La Grande Mission de Besançon - janvier-février 1825 - Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?*

Paris, Cerf, 1998, 205 p. (illustr.)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Dominique Durand, « Gaston Bordet, *La Grande Mission de Besançon - janvier-février 1825 - Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 118 | avril - juin 2002, document 118.10, mis en ligne le 14 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/index1614.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index1614.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

En revanche les soixante premières pages attirent vivement l'attention sur les travaux de John Lightstone.

Jean Lambert.

118.10

BORDET (Gaston).

La Grande Mission de Besançon – janvier-février 1825 – Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ? Paris, Cerf, 1998, 205 p. (illustr.).

Voici un livre passionné et passionnant.

Passionné, l'auteur l'est assurément. Pour sa ville d'abord, au point d'entraîner son lecteur, à travers des notes vengeresses à l'encontre d'élus locaux ou d'architectes des Monuments historiques, dans les débats locaux sur telle ou telle restauration opportune ou non selon lui ; passionné, il l'est pour son sujet et pour l'Église en Franche-Comté au point d'émailler son livre de jugements rarement nuancés, et de classer les personnages rencontrés de part et d'autre d'une ligne à droite de laquelle on trouvera l'ivraie et à gauche le bon grain. En conclusion, il parle de l'histoire comme « science de la rigueur et art de la subtilité » (p. 184), belle définition dont on ne trouve que trop peu l'application dans cet ouvrage ! Dans une certaine mesure celui-ci porte témoignage d'un militantisme qui a marqué ces trente ou quarante dernières années et devrait, à ce titre, retenir l'attention des historiens du catholicisme français contemporain. En témoigne la péroraison (p. 190) : « Elle n'est donc pas un retour à la grisaille, à la monotonie, l'histoire quotidienne de Besançon en ces années d'après la mission de 1825. Fête permanente pour l'esprit, elle apporte au monde et à son temps à la fois une théologie de l'espoir et un socialisme de la liberté. Ce n'est pas rien ! Elle est la ville-utopie où se joue, dans la durée, la fête inventive de l'optimisme chrétien et de l'espérance socialiste. Cent cinquante ans plus tard, il se célèbre à Besançon une autre grande fête : la grève des Lip. Comme toute fête, elle mêle angoisse et espoir. Elle conjugue admirablement socialisme et christianisme. Elle mérite, plus encore que la mission de 1825, l'analyse et le récit. Elle attend son historien, son poète. Car c'est une épopée, un chant héroïque, collectif et merveilleux. Un chant de révolte, un sursaut de dignité ».

Ce livre passionné est aussi un livre passionnant, parce que G.B. est un savant qui connaît parfaitement son sujet, et l'histoire de sa région et de sa ville. Il retrace avec une éru-

dition exceptionnelle l'événement tout en le situant dans une continuité historique qui va de la deuxième moitié du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e siècle.

La Grande Mission de Besançon fait partie d'une série de missions intérieures organisées sous la Restauration et visant à la reconquête religieuse (mais non sans arrière-pensées politiques) des populations après la tourmente révolutionnaire et impériale. Celle de Besançon, organisée dans le creux de l'hiver 1824-1825, au tout début de l'année 1825, a une importance à part en raison de la personnalité de la ville et des moyens mis en œuvre : « il s'agit là d'une histoire autrement importante, d'une tout autre ampleur et d'audience nationale. En ce début d'hiver 1825, les yeux de toute la France se portent sur la capitale de la Franche-Comté : c'est la seule mission que raconte Achille de Vaulabelle dans sa volumineuse *Histoire des deux Restaurations* [1857] (p. 40) ».

L'ouvrage commence par camper le cadre dans lequel la Mission va se mouvoir : la ville de Besançon, une ville « unique », qui jouit du prestige de son archevêché, de son université, de sa Cour d'appel, de sa forte garnison, de ses maisons d'édition, ville de vieille noblesse d'Ancien Régime, de bourgeoisie naissante, d'artisanat, de vigneron et de paysans vivant dans un village intra-muros, cité à la fois anticléricale et pieuse, républicaine et religieuse, qui a été souvent présentée, de Stendhal à Balzac, comme un symbole de la province française. C'est aussi une ville belle, à « l'élégance rare et raffinée », qui a bénéficié d'« un grand XVIII^e siècle ». Elle jouit d'un clergé bien formé, marqué au XVIII^e par l'abbé Bergier, et par un séminaire actif, ouvert aux idées de Lamennais.

C'est dans ce cadre qu'est ouverte la Grande Mission. À l'apogée de la Restauration, G.B. y voit surtout « une opération autant religieuse que politique », la mise en œuvre d'un projet royaliste et contre-révolutionnaire, bien qu'on ne sache pas « exactement ni quand, ni comment, fut prise la décision de procéder à la mission bisontine ». Les documents mériteraient d'être relus avec plus de recul, en mettant à part la rhétorique et le style oratoire propres à l'époque, qu'il est facile aujourd'hui de considérer comme « ridicule », et en tenant compte du traumatisme de la Terreur. S'agit-il vraiment d'une « entreprise d'embrigadement », « totalitaire » (p. 123) ? G.B. qui l'affirme, semble pourtant inviter le lecteur à en douter dès lors qu'il mesure les limites des effets de la mission sur les esprits, et même évoque son échec, patent dès 1830.

Les meilleures analyses se situent dans les (trop) brefs chapitres intitulés « Une fête néo-baroque » et « Une fête comme les autres... Approche anthropologique ». L'A. montre la dimension religieuse de la mission en la situant dans la continuité de la puissante contre-réforme que la Franche-Comté avait connue et dans sa traduction baroque porteuse d'un fort renouveau artistique et intellectuel. On voit ainsi que si l'interprétation politique, dans le sens contre-révolutionnaire est évidente, une interprétation religieuse est sans doute à placer au premier plan : les « missionnaires » croient en Dieu, et dans la continuité de la contre-réforme, la volonté d'expier les fautes de la Révolution (la fête de l'amende honorable) et la préoccupation d'accueillir les fidèles en confession est sans doute moins « obsessionnelle » que naturelle de leur part. C'est dans cette continuité qu'il convient de retenir leur aptitude à adapter le discours aux différentes couches de la société. Significative du reste de ce point de vue est l'introduction de la communion de masse (on a là une mission christologique et eucharistique affirmée) et de la théologie de saint Alphonse de Liguori qui prône une approche moins rigoriste des sacrements. Mais la Grande Mission fut aussi une grande fête populaire, avec son organisation et ses codifications, avec la fièvre de transe collective qui marque la procession de la Croix à travers la ville jusqu'à la plantation de celle-ci près de la cathédrale.

Sur un sujet d'ampleur nationale, ce livre, qui se lit d'une traite, ne peut laisser indifférent.

Jean-Dominique Durand.

118.11 BOUDON (Jacques-Olivier).

Paris, capitale religieuse sous le Second Empire. Paris, Cerf, 2001, 557 p. (bibliogr., annexes, index, illustr., cartes) (coll. « Histoire religieuse de la France »).

Alors que le Paris du Second Empire est généralement abordé sous l'angle de la révolution architecturale, J.-O.B. y détecte un foyer d'initiatives et de réflexions catholiques. Il déplore, avec raison, le peu de travaux sur ce Paris catholique dû, selon lui, à un manque d'intérêt français pour les liens entre urbanisation et religion.

L'auteur montre comment les autorités politiques et religieuses œuvrent de concert pour modifier profondément l'image de la capitale. Napoléon III tente d'asseoir sa politique grâce au soutien du diocèse de Paris et aux ressources

symboliques de la religion, tandis que les autorités religieuses veulent concurrencer Lyon et faire de Paris la capitale religieuse de la France. Cette alliance se concrétise dans la redéfinition des paroisses et dans la restauration des monuments culturels. La rénovation de Notre-Dame symbolise cette politique qualifiée par l'A. « d'haussmannisation religieuse ».

Outre une volonté d'embellissement, ces travaux doivent faire de Paris l'incarnation de la vigueur du catholicisme français vis-à-vis de l'étranger. Il doit également être une « force d'attraction » pour le catholicisme français : lieu d'influence face aux autres évêchés, lieu d'attraction du clergé, des congrégations et des fidèles. Le catholicisme social se développe particulièrement durant cette période dans la capitale.

Ainsi, l'évêché parisien tente de contrôler l'Église de France et souhaite la représenter face à Rome. Or, par une étude approfondie sur les courants présents au sein du clergé parisien, l'A. constate que ce diocèse est dirigé par des « catholiques libéraux », opposés au mouvement intransigeant alors dominant en France et à Rome. Une autre vision du catholicisme se met donc en place à Paris et tente de s'étendre. Le concile du Vatican mettra fin à ces velléités parisiennes.

En étudiant l'inscription de la religion dans une grande ville en plein bouleversement, l'A. aborde de façon originale un certain nombre de problèmes. Tout d'abord, il réévalue le rôle du catholicisme dans la dynamique parisienne sous le Second Empire. Paris n'est certes pas Rome, mais le catholicisme participe de son identité. Cet angle d'analyse permet de voir combien les aspects religieux, politiques, économiques, sociaux... sont intimement liés. Cet ouvrage éclaire également les relations complexes entre le diocèse de Paris et l'Église de France, ambivalence qui perdure encore aujourd'hui. Enfin, on voit se profiler les grandes interrogations auxquelles devra répondre le catholicisme dans les décennies à venir : quelles relations créer avec une population plongée dans une forte urbanisation, comment répondre aux nouvelles demandes, comment organiser les relations avec le politique ?...

On aurait cependant aimé connaître les positions des autres confessions au sein de ce Paris en plein bouleversement. L'A. évoque la venue des franges les plus libérales à Paris. Une étude comparative s'avérerait instructive, notamment pour comprendre les mécanismes de fonctionnement internes à chaque confession.

Un répertoire du personnel ecclésiastique détaillé, des cartes et des illustrations de qualité